

Le « terrible hyver » en Dauphiné

par Georges Salamand

Phénomène exceptionnel qui marqua longtemps les esprits, l’hiver de 1709, en pleine guerre de succession d’Espagne, fut ressenti dans toutes les provinces du royaume comme une manifestation de la colère divine. Après FÉNELON, le grand prédicateur MASSILLON ne mettra pas de gants pour fustiger l’égoïsme de certains spéculateurs ou prévaricateurs face à la détresse des populations frappées alors par la disette, contre « ceux qui ne ressentent pas la honte d’être heureux devant la misère » : « Des hommes créés à l’image de Dieu et rachetés de tout son sang broutent l’herbe comme des animaux et, dans leur misère extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n’a pas faite pour l’homme et qui devient une nourriture de mort ».

Débutant brutalement au lendemain de l’Épiphanie (5 janvier) 1709, le grand hiver, qui fait suite à une exceptionnelle douceur – on rapporta même que la montée de la sève était lancée ! –, inaugure une longue période de froid intense (moins 23 °C à Paris, moins 17 °C à Marseille), dont les conséquences se révéleront dramatiques pour l’Homme et son environnement naturel. Châtaigniers, chênes et noyers meurent, fendus par le gel ; fruits et grains, gelés pour la plupart, pourrissent avec l’abondante neige de février suivie d’un brutal redoux, provoquant un renchérissement

souvent spéculatif de la nourriture de base, malgré les tentatives de contrôle des intendants. « Les blés sont morts, écrivent les délégués de Tain à l’intendant de Grenoble, et on ne peut en retirer aucune semence ». Le peuple, pour subsister, se rabat sur l’orge et le seigle infecté provoquant des intoxications à l’ergot et le retour, un siècle après le constat de sa disparition, du « feu de Saint-Antoine », obligeant les religieux de la célèbre abbaye à rouvrir un hôpital afin d’y recevoir et soigner, généralement par amputation, les malheureux atteints « malgré les temps où nous sommes d’une misère extrême après ce rude hyver qui nous a perdu presque toute la récolte de froment et de seigle hyvernaux que nous pouvions espérer ».

Le curé de Vatilieu

De passage à Pinsot, en Belledonne, le comte de FERRIOL, trésorier du Dauphiné, signale à Versailles que les habitants du lieu en sont réduits à dévorer la toile de leurs habits, le cuir de leurs chaussures et les glands et écorces d’arbres. Quant aux curés des paroisses du Bas-Dauphiné, ils consignent dans leurs registres paroissiaux l’impossibilité d’enterrer leurs morts, la terre étant gelée, mais aussi les vols d’hosties consacrées dans les tabernacles, ou les témoignages visuels de corbeaux se mangeant entre eux, voire des scènes incroyables de cannibalisme.



Curé de Vatilieu, l’abbé DUBEUF confie sa détresse dans un « mémoire » émouvant : « Je serois trop long, messieurs, si je vous racontois tous les malheurs qui nous sont arrivés. Il me suffit de vous dire les plus grands et les plus déplorables. Car, quand je vous dirais que moy, curé, qui dicte cette affreuse histoire, j’ay empêchay (sic) à un père de manger son enfant, à un autre dégorger le sien et de le vouloir enterrer pour ne le pas voir souffrir si longtemps de faim. Nous ne devons pas douter, Messieurs, que ce ne soit nos péchés et cette guerre cruelle qu’ont les princes chrestiens entre eux qui ne soit cause de ces grandes calamités ». (*)

Certains historiens modernes, reprenant SAINT-SIMON, affirmeront, eux, via les « étranges lucarnes » que le grand événement de cet hiver 1709 se résume au fait que le vin, à Versailles, arrivait malencontreusement gelé dans les carafes de Sa Majesté, empêtrée dans une guerre qu’Elle n’arrivait plus à financer... mais ceci est, vraiment, une « autre histoire » ! Plus prosaïquement, le poète BOUCHER, évoquera, soixante-dix ans après l’événement, la terreur du peuple français : « L’homme faible et percé jusqu’au fond de ses os / Près d’un foyer ardent croit tromper la froidure / Hélas ! Rien n’adoucit les tourments qu’il endure ! / L’impitoyable hiver le suit sous ses lambris / L’attaque à ses foyers d’arbres entiers nourris / Le surprend dans sa couche. A ses côtés se place / L’assiette de frissons, le roidit et le glace / Le règne du travail fut alors suspendu... » ■

(*) Merci à M. B. GREFFE pour ces informations.



1709, l’année terrible (gravure italienne).